

## ABSENCE ET PRÉSENCE

Avant de m'impatienter du mot rare, je m'avise de sa notion. Si le mot est précieux, la chose ne l'est-elle pas aussi ? Le goût nous vient des tours et détours de la langue et des mille mamelons des papilles. Chaque mot nouveau est une nouvelle aventure, une nouvelle caresse, une nouvelle contrée. Une originale présence qui creuse l'originelle absence. Avant de m'impatienter de l'étrangère, je savoure la sensation fraîche qu'elle me donne.

En écrivant je sens moins l'absence des vivants et un peu plus la présence des morts – peuple fantasmé des allées pénitentes ou des chemins poudrés d'or d'une Castille spirituelle. Les morts ont traversé la vie impressionnelle et peuvent la jouer éternellement.

« Tu sais avec quoi on fait le cinéma, disait un petit garçon à Max Jacob, on fait le cinéma avec les morts. On prend les morts et on les fait marcher, et c'est ça le cinéma. » Et la littérature.

J'écris pour émouvoir la pensée, lui donner du chagrin et de l'amour. Pour que les amoureux sachent qu'ils auront du chagrin et les chagrineux de l'amour.

## POURQUOI J'ÉCRIS

Le chagrin d'amour ? Pléonasmе. Tout chagrin est d'amour. Tout amour est transmutation du chagrin. Amour de chagrin. Toute intensité touche ou resserre. Pourquoi l'émotion de la séparation ou des retrouvailles est-elle si intense ? *Parce que c'est le seul moment où les êtres sont vraiment ensemble.*

La brièveté ressortit naturellement ou volontairement à la litote. Elle ouvre infiniment la phrase qu'elle fait mine de fermer, sans jamais survendre son sujet ni accabler son objet. Le temps resserré de l'aphorisme accroît en réalité sa capacité d'explosion mentale, et crée un espace augmenté. Simultanément, l'espace restreint qu'occupe l'expression concise joue, dans l'écriture, le rôle des sphères à facettes qui captent toutes les sources lumineuses et ouvrent, par la pénétration de leurs innombrables reflets, les portes d'un temps synoptique. Les aphorismes sont des trous noirs qui dispenseraient d'abondance la lumière et la matière qu'ils engloutissent.

Je n'écris pas pour rassasier mais pour donner faim, faire sentir sa maigreur au repu, le faire jongler avec le rare et le vain, jusqu'à la vanité du rare et la rareté du vain ; affoler un peu le plexus solaire (et sidérer le plexus lunaire). *Quid* de ces mots que je lis, écrits dans la crypte de l'indécryptable ? Ma vie finira-t-elle par les traduire ? *A bocca lips* : à la fin la mort me sortira l'amour que je gardais comme un hameçon dans ma bouche.

## ABSENCE ET PRÉSENCE

La réalité invisible est une réalité réticente. Sans quelque bagage paralexique, on pourrait même croire qu'elle n'existe pas. Aucune émergence détectable, mais des lignes de perspective qui nous traversent, nous structurent, nous prolongent et nous destinent à des musiques et paysages absents du monde nature. Surfaces et grandes surfaces esthétiques et sèches nous détournent de la plongée dans la gorge du « bien pur » (S. Weil), de la coulée dans le silence de notre propre inconnu dont le charme si intense retient son expression et sa sève.

Seul le présent n'est pas une illusion – momentanément. Le temps qui passe nous profile chaque jour et nous porte dans la direction de son flux. Nos attaches ne nous empêchent pas de flotter et, dans la mesure où nous l'épousons, moins le temps nous frotte et plus il nous caresse, plus il nous dessine. Les Japonais avaient un nom pour cette sagesse : *Ukiyo-e*, images du monde flottant. Ainsi définissaient-ils les estampes qui célébraient le *carpe diem* : jouir de la beauté et la douceur du monde, éviter les écueils, baisser avec les déportements du destin. Faire de la vie une musique et non pas une cacophonie furieuse. Privilégier l'*amor mundi* et préférer aux ardeurs fanatiques l'émouvante douceur du jardinier, et la palpitation du cerisier en fleur sous la brise du matin.

L'art est la ressource de référence et son service est permanent. Sinon, que reste-t-il que le miracle, le hasard naturel d'une rencontre ? Un faux trait qui, tout à coup, donne un regard mystérieux au monde,

## POURQUOI J'ÉCRIS

un martinet par un matin de printemps qui *swifte* comme une ballerine, un brouillard basset surlignant un paysage en détrempe, une cagouille blanche qui caracole sur une pierre noire, un alignement de maisons colorées comme une iconostase, l'exilite progressive d'un filet d'eau qu'on remonte, la plage des Grands Sables à l'île de Groix – qui parle et qui chante, dit-on, comme une baleine... Mais ces rencontres sont si rares qu'il a fallu inventer l'art.

L'*objet* littéraire n'a de prix qu'aux yeux invisibles et aux mains absentes. Nul ne le tient qu'il ne s'en arrache vivant. Écrire pour créer une réalité accordée au silence intérieur, une harmonie centrifuge convertissant l'absence en présence et faisant monde.